

# La mémoire dans son rapport à la vérité et à la technique analytique

Raphaël Bell Rouillard

Volume 30, Number 1, 2021

Psychanalyse hors cadre ? Première partie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083929ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083929ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bell Rouillard, R. (2021). La mémoire dans son rapport à la vérité et à la technique analytique. *Filigrane*, 30(1), 147–158.  
<https://doi.org/10.7202/1083929ar>

Article abstract

In psychoanalytic theory, memory is a complex notion that remains misunderstood. In this essay, memory is apprehended through a new lens. The present study explores the notion of memory in Freud's work, and using a variety of clinical illustrations. We make a distinction between memory and reminiscence and examine the basis of this distinction. We conclude with a discussion on the complex relationship between memory and truth and its consequences for technical and therapeutic aspects of psychoanalysis and psychoanalytic psychotherapy.



# La mémoire dans son rapport à la vérité et à la technique analytique<sup>1</sup>

Raphaël Bell Rouillard

**Résumé :** La notion de mémoire en psychanalyse en est une complexe et demeure mal comprise. Cet article propose d’appréhender le concept à partir d’un angle nouveau. Cette étude repose sur l’exploration de la notion de mémoire dans l’œuvre de Freud, exploration qui est enrichie de diverses illustrations cliniques. Une distinction entre mémoire et réminiscence est opérée et explicitée. Le texte se conclut par une discussion sur les rapports complexes qu’entretiennent mémoire et vérité et sur leurs incidences potentielles sur la façon de conceptualiser les aspects technique et thérapeutique de la psychanalyse et des psychothérapies d’orientation psychanalytique en général.

**Mots clés :** mémoire ; réminiscence ; souvenir ; vérité ; technique.

**Abstract:** In psychoanalytic theory, memory is a complex notion that remains misunderstood. In this essay, memory is apprehended through a new lens. The present study explores the notion of memory in Freud’s work, and using a variety of clinical illustrations. We make a distinction between memory and reminiscence and examine the basis of this distinction. We conclude with a discussion on the complex relationship between memory and truth and its consequences for technical and therapeutic aspects of psychoanalysis and psychoanalytic psychotherapy.

**Key words:** memory; reminiscence; recollection; truth; technique.

« La mémoire est une faculté qui oublie. » Voilà un énoncé avec lequel Freud serait en désaccord.

Au premier regard, cette proposition paraît controversée. Après tout, Freud n’a-t-il pas institué le mécanisme du refoulement comme condition préalable à toute névrose ? N’a-t-il pas été interpellé, dès le commencement, par la question énigmatique de l’amnésie infantile ? L’oubli de noms propres ne s’est-il pas avéré être le premier phénomène l’ayant mené sur la voie de l’exploration de la psychopathologie de la vie quotidienne ? Ces objections, bien que légitimes, relèvent d’un malentendu. On pourrait aller plus loin : non seulement n’entrent-elles pas en contradiction avec la pérennité qui caractérise la mémoire, elles en soutiennent la thèse. La mémoire, telle que

Freud la conçoit, n'oublie pas puisqu'en elle-même elle est déjà une mémoire de l'oubli (Vanier, 2009). Je tenterai de clarifier cette assertion par un retour au texte freudien, que j'ai l'intention d'enrichir ensuite d'une mise en lien originale. Quelques illustrations cliniques viendront compléter cette étude. Cette exploration de la littérature freudienne et la réflexion qui s'y ajoutera ont pour objectif de contribuer à éclaircir la notion complexe de mémoire en psychanalyse. En outre, il deviendra évident que cette notion entretient un lien étroit avec celle de vérité et que leur approfondissement n'est pas sans incidence sur la façon dont on se représente la technique analytique.

### Mémoire et calendrier

Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), Freud se donne pour but de démontrer que, dans une erreur quelconque, un déterminisme psychique est en cause là où l'on serait tenté de voir un phénomène purement accidentel. L'ouvrage est une source quasi inépuisable de cas de figure où, de façon détaillée, Freud fait état des associations inconscientes ayant surdéterminé l'acte manqué en question. Plusieurs de ces cas mériteraient que l'on s'y penche de façon plus soutenue, mais, dans le cadre de cette étude, l'un d'entre eux attire plus spécialement notre attention. Il s'agit d'un cas de tentative de suicide inconsciente ayant été communiqué à Freud par Ferenczi et qui figure dans une section ajoutée quelques années après la parution initiale de l'œuvre. Je reproduis ici textuellement une partie de l'histoire de cas telle que la formule Ferenczi :

J. Ad., ouvrier menuisier, âgé de 22 ans, vint me consulter le 18 janvier 1908. Il voulait savoir s'il était possible ou nécessaire d'extraire la balle qui était logée dans sa tempe gauche depuis le 20 mars 1907 [...] Interrogé sur les circonstances dans lesquelles s'était produit l'accident, le malade déclara qu'il s'agissait d'un accident. Il jouait avec le revolver de son frère et croyant qu'il n'était pas chargé, il l'avait appuyé avec la main gauche contre la tempe gauche (il n'est pas gaucher), avait mis le doigt sur la gâchette, et le coup était parti. Le revolver, qui était à six cartouches, en contenait trois. Je lui demandai comment il lui était venu à l'esprit de prendre le revolver. Il répondit que c'était à l'époque où il devait se présenter devant le conseil de révision [...] Au conseil de révision il avait été déclaré inapte à cause de ses varices, ce dont il était très honteux. Il rentra chez lui, joua avec le revolver, sans avoir la moindre intention de se faire du mal ; le malheur est arrivé accidentellement. Je lui demandai s'il était en général content

de son sort, à quoi il me répondit avec un soupir et me raconta son histoire amoureuse : il aimait une jeune fille qui l'aimait à son tour, ce qui ne l'avait pas empêchée de le quitter ; elle partit pour l'Amérique uniquement pour gagner de l'argent. Il voulut la suivre, mais ses parents s'y opposèrent. Son amie était partie le 20 janvier 1907, donc deux mois avant l'accident. Malgré tous ces détails, qui étaient cependant de nature à le mettre en éveil, le malade persista à parler d'« accident ». Je suis, quant à moi, fermement convaincu que son oubli de s'assurer si l'arme était chargée, ainsi que la mutilation qu'il s'est infligée involontairement ont été déterminés par des causes psychiques. Il était encore sous l'influence déprimante de sa malheureuse aventure amoureuse et espérait sans doute « s'oublier » dans le régiment. Ayant été obligé de renoncer à ce dernier espoir, il en vint à jouer avec le revolver, autrement dit à la tentative de suicide inconsciente. (Ferenczi, cité dans Freud, 1901, p. 211-212)

La question des dates nous apparaît être de la plus haute importance. Il semble que, sans qu'il insiste sur ce détail, Ferenczi ait entrevu la pertinence de mentionner que le départ de l'amoureuse du jeune ouvrier, de même que sa tentative de suicide inconsciente, aient tous les deux eu lieu le 20<sup>e</sup> jour du mois. Ce détail peut-il être considéré comme significatif au niveau de ce qui a contribué à provoquer l'acte manqué ? Le malade, pour sa part, semble en nier catégoriquement la pertinence et cherche de toute évidence à maintenir l'hypothèse de l'erreur de bonne foi. Mais la psychanalyse montre que, « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables », et de cela découle, paradoxalement, que « l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable » (Lacan, 1966, p. 858-859) en ce que le sujet refuse d'y reconnaître sa participation inconsciente. Sans se prononcer sur la mesure dans laquelle la question des dates a pu être déterminante, on peut dire qu'elle fait partie des articulations inconscientes qui ont catalysé l'irruption du désir inconscient dans l'acte manqué, lequel est toujours surdéterminé.

Que peut-on apprendre sur la mémoire à la lumière de cette histoire de cas ? Il semble que l'efficacité de la mémoire soit fondamentalement sans rapport avec l'apparition des représentations qu'elle comporte dans la conscience. On peut supposer que ce n'est que dans l'après-coup, en réponse aux interrogations de Ferenczi, qu'est mise en évidence une concordance entre la date du départ de la prétendante du jeune ouvrier et celle du geste suicidaire. Pourtant, l'hypothèse plus ou moins explicite de Ferenczi est que le patient, au moment de l'acte, est travaillé par l'échec amoureux

du 20 janvier 1907 dont la trace mnésique se voit réactivée en ce 20 mars 1907. On est tenté de dire que le sujet agit alors cette tentative de suicide inconsciente, mais il serait plus exact de dire qu'en quelque sorte le sujet *est agi* par ces traces mnésiques qui l'amènent à omettre de vérifier l'arme et à gouverner (provisoirement du moins) certaines de ses fonctions motrices. Et il appuie sur la gâchette.

Ce cas se démarque non seulement par la massivité du refoulement que l'on déduit chez le sujet (le jeune homme persiste et signe : il s'agit d'un accident), mais aussi par la violence avec laquelle le refoulé fait retour. On est en droit de supposer des cas de figure où les processus à l'œuvre se déploient de façon moins radicale.

J'ai moi-même pu observer, dans le cadre de ma pratique, le déploiement d'un tel phénomène. Je reçus un jour une jeune femme présentant une symptomatologie dépressive qui, dès les premières séances, en était venue à déposer dans l'espace thérapeutique une série d'événements traumatiques. En vertu de l'intensité de la charge affective liée à ces représentations, j'avais l'intuition à ce moment que je ne pouvais que l'accueillir dans cette souffrance. L'alliance thérapeutique m'apparaissait alors insuffisamment construite pour plonger formellement dans un travail qui aurait spécifiquement porté sur ces éléments, travail qui ne me semblait pas sans risque de décompensation à la lumière des fragilités que je percevais chez elle.

Il ne fut éventuellement plus question de ces traumatismes dans le cadre de nos rencontres. Il faut dire que les enjeux à travailler étaient nombreux. Au fur et à mesure qu'avança le traitement, je remarquai une amélioration générale de son humeur. Jusqu'au jour où, quelques mois plus tard, elle se présenta en séance affichant une mine abattue, sans toutefois que cette altération marquée de son humeur ne trouve de justification immédiatement évidente. En fin de rencontre, la tonalité affective changea subitement : elle fit un saut associatif qui l'amena à élaborer au sujet d'autres événements traumatiques dont elle n'avait jusque-là pas fait mention. Force est de constater que, à la suite d'un hiatus de plusieurs mois, des vécus traumatiques avaient refait surface, ce à quoi il fallait s'attendre puisque de toute évidence ils étaient en dormance. Mais le caractère inattendu, soudain et initialement inexplicable du glissement associatif qui semblait s'être opéré vers des souvenirs beaucoup plus anciens me laissa perplexe.

Lors de la séance suivante, elle revint d'elle-même sur les contenus qui avaient été abordés dans la rencontre précédente. Elle rapporta que, à l'époque des événements, elle avait fait le récit de l'un des incidents à un

proche. La date de l'incident s'était alors cristallisée dans sa mémoire : cette date précédait de deux jours la date de la séance à laquelle les souvenirs traumatiques avaient fait retour.

Ce retour, donc, avait selon toute vraisemblance été facilité par une correspondance calendaire fortuite. Il semble que la résurgence, à ce moment précis de son suivi, des impressions traumatiques en question s'éclaire d'une nouvelle compréhension : la coïncidence des dates paraît avoir rendu possible la remontée de la chaîne associative jusqu'aux événements traumatiques. Tout se passe comme si la date *en tant que telle* constituait l'un des maillons de la chaîne associative qui, de par sa réactivation, aurait ouvert à la patiente une voie qui jusqu'ici lui était barrée.

Il apparaît raisonnable de faire l'hypothèse que l'altération de son humeur était tributaire de ce même mécanisme. À vrai dire, je crus en avoir la confirmation environ un mois plus tard lorsque le même phénomène se manifesta (son humeur se dégradant alors subitement et de façon imprévisible). Au fil des associations qu'elle produisit lors de cette séance, je pus en effet découvrir qu'avait eu lieu en cours de semaine plus d'un anniversaire de proches avec qui elle entretenait un rapport frappé d'ambivalence.

À la lumière de ces considérations, la mémoire paraît produire ses effets dans une antériorité logique à l'apparition des représentations dans la pensée consciente, de laquelle elle semble par ailleurs indépendante. C'est en cela que l'inconscient a pu être défini comme un « savoir qui ne se sait pas » (Lacan, 1972, p. 88). Tâchons maintenant de voir si l'on peut trouver, dans l'œuvre freudienne, quelque appui théorique à ce que Vanier (2009) décrit comme une mémoire de l'oubli.

### **Mémoire et réminiscence**

*L'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1896) doit servir de point de départ à cette investigation. Ce choix peut s'avérer surprenant étant donné qu'il s'agit d'une œuvre qui n'a été publiée que de façon posthume (alors qu'elle a été écrite en 1895, avant l'invention de la psychanalyse), ce qui laisse entendre que Freud en était insatisfait. On remarque cependant que dans cet ouvrage se voit anticipée une série de notions que Freud s'attêlera à élaborer en profondeur plusieurs années, voire plusieurs décennies, plus tard (l'acte manqué, le souvenir-écran, la compulsion de répétition, etc.).

Freud a l'ambition de présenter dans *L'Esquisse* une conception de l'appareil psychique dont le fonctionnement reposerait sur des processus neuroniques. De cette perspective se dégage une compréhension tout à fait

singulière de la mémoire, laquelle se définit comme la somme des frayages en  $\psi$ , soit le système neuronique « central ». Par « frayage », Freud entend la modification permanente que subissent les neurones du système  $\psi$  au moment où ils reçoivent des quantités d'investissement en provenance du monde extérieur. Deux conséquences découlent de ces spéculations. Premièrement, la mémoire se soutient d'une série d'inscriptions, d'un ensemble de traces matériellement ancrées. Deuxièmement, son fondement est quantitatif, en ce que pour Freud la remémoration est un « processus [qui] est, de façon générale, dépourvu de qualité » (Freud, 1896, p. 328). Qu'entend Freud par là ?

Lacan (1954, 1966) a beaucoup insisté sur la distinction qu'il opère entre la notion de *mémoration* et celle de *réminiscence*. Ce qu'il baptise « mémoration » renvoie directement à la mémoire telle que se la représente Freud dans *l'Esquisse*. Pour Lacan, elle est d'ordre *symbolique*, c'est-à-dire qu'elle relève d'une structure dont les propriétés dépendent de l'organisation des éléments (des frayages) qui la composent. Cette perspective n'implique pas en soi la nécessité pour les traces mnésiques en question de faire irruption dans la conscience. À vrai dire, pour Freud, l'apparition des indices de qualité (ce qui se présente à la conscience) dépend d'un système neuronique distinct, indépendant de celui où sont localisés les frayages constitutifs de la mémoire. Les réminiscences, pour leur part, correspondent justement à l'investissement des traces mnésiques au niveau de la conscience. Ce faisant, ces traces deviennent phénoménologiquement accessibles. Leur statut *imaginaire*, en tant que le registre de l'imaginaire est fondamentalement caractérisé par la méconnaissance (Lacan, 1954), les rend particulièrement sensibles à la déformation. On connaît bien celle qui accompagne la construction du souvenir-écran. Je propose d'examiner ici deux autres exemples de telles déformations, à commencer par l'histoire de cas d'Emma, décrite par Freud :

Emma est actuellement hantée par l'idée qu'elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle en rend responsable un souvenir remontant à sa 13<sup>e</sup> année (peu après la puberté). Ayant pénétré dans une boutique pour y acheter quelque chose, elle aperçut les deux vendeurs (elle se souvient de l'un d'eux) qui s'esclaffaient. Prise de panique, elle sortit précipitamment. De là l'idée que les deux hommes s'étaient moqués de sa toilette et que l'un d'eux avait exercé sur elle une attraction sexuelle. (Freud, 1896, p. 364)

Freud insiste sur le fait que, sur la base de ces informations préliminaires, le symptôme (et l'intensité de la réaction qui y est associée) demeure inexplicable. Ce que l'analyse révèle, c'est le rapport associatif qu'entretient ce souvenir à un autre souvenir remontant à sa 8<sup>e</sup> année, lequel avait été refoulé. À cet âge, elle serait entrée dans une boutique et un épicier affichant un sourire grimaçant aurait « porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux » (Freud, 1896, p. 364). Freud rend compte de façon brillante de la façon dont le premier souvenir s'est substitué au second. Le *rire* des deux marchands lui avait rappelé le *sourire grimaçant* de l'épicier. L'impression selon laquelle les marchands s'étaient moqués de son *habillement* renvoyait au *tissu de sa robe* à travers lequel l'attouchement avait été commis. Et l'impression que l'un de ces marchands lui avait plu faisait écho à l'excitation sexuelle qu'avait pu induire en elle, *dans l'après-coup*, l'attentat initial – car ce n'est pas au moment des faits qu'a lieu la décharge sexuelle, mais bien dans l'après-coup. Autre façon de dire que le souvenir refoulé ne devient traumatisme que dans un deuxième temps, au moment où se voit réactivée la trace mnésique de l'attentat à la lumière des compréhensions nouvelles qu'a pu acquérir Emma au fil des années quant à la chose sexuelle.

Je lance ici une question à laquelle je ne peux offrir de réponse. Le souvenir qu'Emma rend d'abord responsable de sa peur d'aller seule dans une boutique (celui qui remonte à sa 13<sup>e</sup> année) peut-il être qualifié de souvenir-écran? Freud, en référence à Aristote, le qualifie pour sa part de *proton pseudos*, de premier mensonge hystérique, au sens d'une erreur originaire sur la prémisse. On serait cependant tenté de dire de façon très naïve qu'il s'agit, d'une part, d'un souvenir et que, d'autre part, ce dernier fait écran à un autre souvenir se révélant être l'élément mnésique duquel le symptôme tire réellement sa force. La complexité du problème réside en ceci que classiquement, le souvenir-écran est un *faux souvenir* derrière lequel s'en cache un vrai, alors qu'ici nous avons un *vrai souvenir* faisant écran à un autre vrai souvenir. La pertinence de cette question a trait au rapport qu'elle entretient à la technique analytique: suffit-il, en psychanalyse, d'œuvrer à faire émerger de « vrais » souvenirs pour que dissolution du symptôme s'ensuive? Je m'attarderai plus longuement à cette question dans la dernière section de cet article.

Intéressons-nous maintenant à un cas où la réminiscence apparaît sujette à une déformation beaucoup plus massive. Lacan (1932) consacre sa thèse de doctorat à l'étude d'une femme (à laquelle il donne le nom d'Aimée) en proie à une psychose paranoïaque dont le délire s'articule autour de l'idée selon laquelle on fera du mal à son fils. Il écrit :

[N]ous avons eu la surprise d'entendre notre malade nous tenir ce propos : « Oui, c'est comme au temps où j'allais au journal acheter des numéros remontant à un ou deux mois auparavant. Je voulais y retrouver ce que j'avais lu, par exemple qu'on allait tuer mon fils et la photo où je l'avais reconnu. Mais je ne retrouvai jamais ni l'article, ni la photo, dont je me souvenais pourtant. À la fin la chambre était encombrée de ces journaux. » Questionnée par nous, la malade reconnut qu'elle ne pouvait se souvenir que d'un fait : c'est, à un instant donné, d'*avoir cru se rappeler* cet article et cette photographie. (Lacan, 1932, p. 213)

J'ai pris soin plus haut d'opérer une distinction entre les mécanismes à l'œuvre dans l'histoire de cas d'Emma, où derrière un vrai souvenir se cache un autre vrai souvenir, de ce qui se produit dans le souvenir-écran « classique », lequel implique la réminiscence d'un faux souvenir qui vient en éclipser un vrai. Il semble que l'on soit ici en face de quelque chose d'encore un peu différent. Nommément, on a droit au *vrai souvenir d'un faux souvenir*. Malgré ses allures bizarres, rien n'indique que ce mécanisme (qui, à certains égards, se rapproche de l'hallucination) soit pathognomonique de la psychose (bien que s'imaginer qu'un journal publierait l'appel au meurtre d'un enfant témoigne de la précarité du contact avec la réalité chez Aimée). Plutôt, il fait écho à la malléabilité exceptionnelle des représentations que contient la mémoire, surtout lorsqu'elles sont en voie de se frayer un accès vers la conscience.

La déformation parfois extrême que peuvent subir les traces mnésiques dans leur devenir conscient pose sans conteste la question de l'impact de ce phénomène sur la pratique analytique, que ce soit dans le contexte d'une analyse classique ou dans celui d'une psychothérapie d'orientation psychanalytique. Je propose dans les prochaines lignes une réflexion à ce propos.

### **Mémoire, vérité, technique**

Freud conçoit la remémoration du souvenir refoulé comme le mécanisme qui préside à la dissolution du symptôme dans la névrose. Il s'agit pour lui d'un but en soi dans l'analyse. D'emblée, on serait tenté de dire que cette approche générale de la technique ne caractérise la psychanalyse qu'à ses balbutiements. On aurait envie de la limiter à la période circonscrite par l'adhérence de Freud à la *neurotica*, en ce que cette approche réduit l'étiologie des névroses à l'existence d'un traumatisme sexuel « réel » dont l'analyse aurait pour tâche de déterrer le souvenir. Cette conception est en phase avec

la méthode d'abréaction qu'il développe avec Breuer, décrite dans les *Études sur l'hystérie* (Freud et Breuer, 1895).

Néanmoins, dans *Construction dans l'analyse* (1937), il devient clair que Freud, même à la fin de sa vie, n'a pas abandonné cette conception de l'analyse :

L'intention du travail analytique, comme on le sait, est d'amener le patient à lever les refoulements des débuts de son développement [...] pour les remplacer par des réactions qui correspondraient à un état de maturité psychique. À cet effet il doit se souvenir de certaines expériences et des motions affectives suscitées par elles, les unes et les autres se trouvant oubliées à présent. (Freud, 1937, p. 270)

On est en droit de ressentir un malaise face à ces vues lorsqu'on repense à l'altération marquée qu'ont fréquemment subie les souvenirs lorsqu'ils se présentent à la conscience du patient. Freud répondrait que même le dévoilement largement inexact d'un souvenir constitue un pas vers ce qu'il appelle la vérité historique du malade. Certes. Mais comment peut-on savoir là où il convient de s'arrêter ? Comment reconnaître le moment où l'on aurait enfin atteint la « vraie » vérité ? Il ne faut pas écarter la possibilité que ces questionnements trouvent un jour une réponse. Force est de constater cependant qu'en se modernisant, la psychanalyse s'est écartée d'un modèle où l'on conçoit l'efficacité thérapeutique comme découlant directement de la remémoration de souvenirs refoulés. L'espace manque ici pour faire une revue de l'ensemble des modèles plus modernes qui ont émergé depuis, d'autant plus que certains d'entre eux se sont assez considérablement distancés d'une pratique analytique conservant au premier plan le rapport du sujet à la mémoire et se rapportent ainsi moins directement au propos du présent article (on pense à la psychologie du moi, ou encore à toute école recentrée sur l'élucidation des relations d'objet). Néanmoins, deux perspectives apparaissent à même de s'attaquer aux problèmes difficiles que pose la nature de la relation qu'entretient la mémoire à la vérité.

La première de ces perspectives correspond au paradigme de l'appropriation subjective. Elle s'enracine dans une observation que publie Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), œuvre dans laquelle il introduit plus sérieusement le concept de névrose traumatique. En effet, plusieurs des hommes ayant participé à la Grande Guerre s'en trouvent affligés. Freud est

frappé par l'insistance avec laquelle se répète l'incident traumatique dans les rêves et les pensées des malades. Ceci constitue en soi une autre objection au modèle basé sur la remémoration : ici, le défi ne consiste pas à favoriser la remémoration d'une représentation pathogène en levant le refoulement, ces représentations étant déjà immédiatement accessibles à la conscience. Ce phénomène force Freud à postuler l'existence d'une compulsion de répétition ayant préséance sur le principe de plaisir et qui aurait pour fonction l'acquisition *a posteriori* d'une maîtrise des excitations ayant fait effraction lors du traumatisme.

On peut dire que ce que j'appelle « paradigme de l'appropriation subjective » a en quelque sorte été inauguré par Winnicott et raffiné par ceux qui l'ont suivi, notamment le groupe de Lyon 2 en France (Roussillon, 2009 ; Roussillon et Brun, 2016) et certains auteurs québécois (par exemple Francisco, 2017). On en repère le germe dans l'illustre formule de Winnicott (1974) selon laquelle l'effondrement que redoute l'un de ses patients s'est déjà produit, mais qu'à ce moment le patient n'était pas là pour le vivre. Ce qui n'a pas été approprié par l'appareil psychique fait retour. Dès lors, la remémoration du souvenir pathogène est insuffisante, d'autant plus que l'on a parfois affaire à un contenu sans représentation à proprement parler. Le travail s'articule autour de l'appropriation subjective de ce contenu, à laquelle on attribue les effets thérapeutiques du traitement, et qui s'effectue à travers la répétition des traces que l'événement a pu laisser dans le sujet.

La seconde perspective qu'il convient de mentionner est celle qu'avance Lacan à travers son œuvre. On pourrait l'appeler « paradigme du futur antérieur », temps verbal sur lequel Lacan insiste beaucoup. Pour lui, ce n'est pas de la levée du refoulement comme telle que l'analyse tire son efficacité, mais plutôt de ce que ce processus implique : l'analyse opère d'un effet rétroactif qui, par l'entremise de la parole, engendre une restructuration du passé dans l'après-coup.

Ce que nous voyons sous le retour du refoulé est le signal effacé de quelque chose qui ne prendra sa valeur que dans le futur, par sa réalisation symbolique, son intégration à l'histoire du sujet. Littéralement, ce ne sera jamais qu'une chose qui, à un moment donné d'accomplissement, *aura été*. (Lacan, 1954, p. 182)

On part habituellement du principe qu'on ne peut pas changer le passé. C'est évidemment exact au sens factuel du terme. Mais la réorganisation du

passé au sens de la trame symbolique dans laquelle s'inscrit le sujet a sur lui des conséquences significatives. Cette restructuration prend la forme de « ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir » (Lacan, 1966, p. 300). Dans ce sens restreint, on peut affirmer que la psychanalyse consiste à changer le passé et que les effets qu'elle produit découlent directement de cette réorganisation symbolique.

### **Pour conclure sur la mémoire**

Qu'est-ce que la mémoire pour Freud? La mémoire, ce n'est pas « ce que l'on a en mémoire »; c'est même tout le contraire. La mémoire ne peut en aucun cas être réduite à ce à quoi, sur le plan phénoménologique, nous avons accès. L'essentiel de la mémoire se déploie sur une *autre scène* de laquelle nous sommes exclus, dit Freud (1900). Paradoxalement, c'est précisément ce dont nous sommes exclus en tant que sujet qui est à même de produire sur nous des effets subjectifs, en ce que le sujet se définit justement de ce qui s'articule sur cette autre scène.

Ce qui arrive jusqu'à nous est cependant d'un tout autre ordre et a, en règle générale, subi des déformations importantes. On peut tenir responsable de quelque symptôme un souvenir dont la fonction n'est que d'en masquer un autre duquel le symptôme découle réellement. Un faux souvenir peut en éclipser un vrai. On peut avoir le vrai souvenir d'un souvenir qui lui est pourtant faux. Et tout porte à croire que ces cas de figure n'en viennent même pas à épuiser l'ensemble des façons dont les réminiscences que nous avons sont à même de nous jouer des tours. C'est pourquoi il convient d'accueillir avec un bémol un modèle thérapeutique qui ne trouve son appui que dans la remémoration des souvenirs refoulés. L'approfondissement de la réflexion sur les rapports complexes qu'entretiennent mémoire et vérité a amené les cliniciens qui ont suivi Freud à élaborer de nouveaux modèles permettant une élucidation partielle des contradictions que ces rapports impliquent. Ce faisant, ils ont cependant su rester fidèles à la découverte freudienne en conservant ce qu'il y a d'essentiel à la notion de mémoire dans ce qui détermine le sujet; à savoir que la mémoire constitue, à l'insu du sujet, ce par quoi il est parlé et ce par quoi il est agi.

Cette découverte, on l'a vu, Freud en a eu l'intuition avant même d'inventer la psychanalyse. On peut en repérer les traces subséquentes dans l'ensemble de son œuvre. Si on a pu appeler la révolution freudienne une révolution copernicienne, c'est justement en raison de ce décentrement

qu'opère Freud. Après Freud, l'homme n'est plus au centre de l'homme (Lacan, 1954), et ne pourra plus jamais l'être.

Raphaël Bell Rouillard  
raphael.bell.rouillard@gmail.com

## Note

1. Cet article a reçu le second prix (ex-aequo) du concours de rédaction d'article psychanalytique par la relève (une initiative de l'APPQ, la SPM, la SPQ, le Quebec English Branch de la SCP et la revue *Filigrane* <https://revuefiligrane.ca/concours-de-redaction-darticle/>).

## Références

- Brun, A. et Roussillon, R. (2016). *Aux limites de la symbolisation*. Paris: Dunod.
- Francisco, A. (2017). L'appropriation subjective, la symbolisation, la culpabilité primaire et l'entrejeu thérapeutique: illustration clinique. *Filigrane*, 26 (1), 83-95.
- Freud, S. et Breuer, J. (1895). *Études sur l'hystérie*. Paris: Presses universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1896). Esquisse d'une psychologie scientifique. Dans *Naissance de la psychanalyse* (p. 307-396). Paris: Presses universitaires de France, 1956.
- Freud, S. (1900). *La science des rêves*. Paris: Presses universitaires de France, 1950.
- Freud, S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris: Payot, 1948.
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. Dans *Essais de psychanalyse* (p. 7-81). Paris: Payot, 1967.
- Freud, S. (1937). Construction dans l'analyse. Dans *Résultats, idées, problèmes. Tome II* (p. 269-281). Paris: Presses universitaires de France, 1992.
- Lacan, J. (1932). *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. Paris: Seuil, 1975.
- Lacan, J. (1953-1954). *Le séminaire (livre I): Les écrits techniques de Freud*. Paris: Seuil, 1975.
- Lacan, J. (1954-1955). *Le séminaire (livre II): Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris: Seuil, 1978.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1972). *Le séminaire (livre XX): Encore*. Paris: Seuil, 1975.
- Roussillon, R. (2009). La destructivité et les formes complexes de la « survivance » de l'objet. *Revue française de psychanalyse*, 73 (4), 1005-1022.
- Vanier, A. (2009). Paradoxes de la mémoire. *Recherches en psychanalyse*, 7 (1), 39-44.
- Winnicott, D. W. (1974). La crainte de l'effondrement. Dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (p. 205-216). Paris: Gallimard, 2000.